



Bulletin
de la

**SOCIÉTÉ LINNÉENNE
DE LYON**



Les femmes et la pratique de l'histoire naturelle au XIX^e siècle. Le cas de la Société botanique de Lyon (1872-1922)

Christian Bange

cbange@aol.com

Résumé. – Bien que Madame Lortet ait pris en 1822 une part active à la fondation de la Société linnéenne de Lyon, dédiée à l'étude de l'histoire naturelle, les femmes se sont tenues à l'écart de cette société savante tout au long du XIX^e siècle et cela jusqu'en 1904. En revanche, la Société botanique de Lyon, fondée en 1872, a compté d'emblée trois femmes parmi ses trente-cinq membres fondateurs et en a accueilli soixante-dix-sept pendant ses cinquante ans d'existence indépendante. La plupart exerçaient une activité professionnelle (institutrices, herboristes, mais aussi employées du secteur textile et habillement). Elles prirent part aux herborisations organisées par la Société, contribuèrent au recueil des données floristiques régionales, mais elles intervinrent rarement au cours des séances et elles publièrent peu, à l'exception de Marie Renard, professeur agrégée au Lycée de jeunes filles, qui fut présidente en 1910. La présence de cet élément féminin constitua une étape dans la féminisation progressive de la recherche scientifique à Lyon au cours du XX^e siècle.

Mots clés. – Histoire de la botanique ; Lyon ; femmes.

Women and the practice of natural history in the 19th century. The case of the Botanical Society of Lyon (1872-1922)

Abstract. – Although Madame Lortet took an active part in the foundation of the Linnean Society of Lyon in 1822, dedicated to the study of natural history, women remained outside this learned society throughout the 19th century until 1904. Nevertheless, the Botanical Society of Lyon, founded in 1872, counted three women among its thirty-five founding members and welcomed seventy-seven during its fifty years of independent existence. Most of them were professionally active (schoolteachers, herbalists, but also employees in the textile and clothing sector). They took part in the herborizations organized by the Society, contributed to the collection of regional floristic data, although rarely intervened during the meetings and published little, with the exception of Marie Renard, a teacher at the *Lycée de jeunes filles*, who was president in 1910. The presence of this feminine element constituted a step in the progressive feminization of scientific research in the 20th century.

Keywords. – History of botany ; Lyon ; women.

Devenue à la mode en France au milieu du XVIII^e siècle, la pratique de l'histoire naturelle aux XVIII^e et XIX^e siècles, tout particulièrement celle de la botanique grâce aux simplifications apportées à son étude par le naturaliste suédois Linné (classification fondée sur la disposition des pièces florales, nomenclature binomiale), n'a pas été l'apanage exclusif des hommes. C'est à une Lyonnaise, Madame Boy de la Tour, épouse d'un banquier lyonnais, que Jean-Jacques Rousseau adressa des *Lettres sur la botanique* publiées peu de temps après sa mort et qui contribuèrent à populariser cette étude. Les cours de botanique connurent un vif succès et les femmes étaient présentes en nombre dans l'auditoire, que ce soit à Paris aux cours professés au Jardin des plantes ou à Lyon aux cours dispensés par Gilibert (1741-1814). Gilibert eut comme auditrice passionnée Mme Lortet, née Clémence Richard (1772-1835), dont il requit la collaboration pour la préparation et la rédaction d'un *Calendrier de Flore* publié

en 1809. Après la mort de Gilibert, Clémence Lortet entretint des relations suivies avec ses successeurs à la direction du Jardin botanique, et entra en rapport avec les botanistes parisiens les plus marquants : Jussieu, Bonpland, Richard. Élu membre associée de la Société linnéenne de Paris qui se constitua en 1821, elle prit part à l'établissement de la Société linnéenne de Lyon (initialement colonie de la Société linnéenne de Paris), laquelle se proposait de rassembler les naturalistes lyonnais en vue d'étudier les richesses des trois règnes en s'inspirant des principes définis par Linné. Clémence Lortet fut membre à part entière de la jeune société ; elle joua un rôle décisif dans son développement, contribua activement à constituer ses collections, et lorsque Balbis entreprit, sous l'égide de la Société linnéenne, de publier une *Flore lyonnaise* au courant des progrès du jour, elle lui fournit de très nombreuses indications. Michelet en a fait l'éloge ¹.

Toutefois, la contribution des femmes à la botanique est encore assez mal connue, faute de documents. En effet, rares sont les femmes qui ont publiquement participé à l'élaboration des connaissances, soit en communiquant leurs observations à des spécialistes, voire en les publiant sous leur propre nom, soit en participant aux activités d'une société d'histoire naturelle. Un travail récemment publié a attiré l'attention sur un certain nombre d'entre elles qui ont œuvré dans le domaine de la floristique (ANDRE et PHILIPPE, 2020). Si Mme Lortet se détache du lot en raison de la qualité de ses observations botaniques, reconnue par ses contemporains, de ses collections, de ses écrits (bien qu'ils n'aient pas été publiés de son vivant), ainsi que de son rôle dans la fondation de la Société linnéenne de Lyon, elle fait figure d'exception. Pendant une bonne partie du XIX^e siècle, la pratique féminine demeura purement privée. À Lyon, des femmes dessinèrent des végétaux avec talent (telle Mme Hénon), formèrent des herbiers ou aidèrent leurs maris dans la constitution de collections d'histoire naturelle (entre autres, Mme Clerc), mais Mme Lortet n'eut pas d'imitatrices : après elle, aucune femme n'adhéra à la Société linnéenne jusqu'en 1904. Une seule, Mlle Carriez, figura parmi les deux cents correspondants de l'abbé Cariot, auteur d'une flore régionale publiée sous le titre modeste d'*Étude des fleurs*. Mentionnée pour des localités beaujolaises ², Marie-Antoinette Carriez (1825- ?) était une tante de l'abbé Gandoger ; celui-ci a communiqué à Cariot des renseignements sur la flore du Beaujolais et il y a tout lieu de penser qu'il a transmis à Cariot les observations de sa tante, entrée par la suite en religion.

La situation s'est modifiée à partir de 1870. Dans le domaine des sciences de la nature et de la vie, trois sociétés savantes ont vu le jour à Lyon entre 1870 et 1881. Il y a peu de choses à dire au point de vue qui nous occupe de la première de ces sociétés, la Société physiophile de Lyon, créée par plusieurs jeunes gens, dont Gabriel Roux, en 1870, et de la troisième, la Société d'anthropologie, instituée en 1881 et fusionnée avec la Société linnéenne en 1922. Ni l'une ni l'autre ne comptèrent de femmes dans leur effectif, alors que Mme Chantre a souvent accompagné sur le terrain son mari, Ernest Chantre (qui fut l'un des principaux animateurs de la Société d'anthropologie) et a publié sous son seul nom des comptes rendus de voyages d'exploration en

1 - Sur Mme Lortet, voir ROFFAVIER, 1836 ; MICHELET, 1860 ; VINGTRINIER, 1896 ; MAGNIN, 1912 ; LORTET *et al.*, 2018 ; BENHARRECH et PHILIPPE, 2020 ; BANGE, 2020.

2 - Il s'agit d'une variété de *Centaurea jacea* récoltée à Saint-Cyr-le-Chatoux (var. *lineata* Gandoger) et de *Carex strigosa* entre Vaux et Avenas (CARIOT, 1872).

Cappadoce et Cilicie puis en Tunisie ³. En revanche, le cas de la Société botanique de Lyon est intéressant à plus d'un titre.

1 – La fondation et les débuts de la Société botanique de Lyon

Dans la notice nécrologique qu'il a consacrée à Therry, Antoine Magnin (1848-1926) a relaté les conditions dans lesquelles la Société botanique a pris naissance (MAGNIN, 1906b). Alors qu'il était étudiant en médecine, Magnin avait rencontré deux personnes passionnées comme lui de botanique, d'une part Joseph-Jean Therry (1833-1888), cryptogamiste amateur de valeur, et d'autre part Victor Viviand-Morel (1843-1915), alors sous-chef de l'école de botanique au parc de la Tête d'Or avant de devenir chef de culture chez Alexis Jordan ⁴. Le premier s'intéressait particulièrement aux Champignons et aux Lichens ; le second guidait libéralement les étudiants désireux de s'instruire dans les collections du Jardin botanique. Par ailleurs, Magnin était en relation avec un certain nombre de jeunes naturalistes lyonnais, étudiants en médecine pour la plupart, qui reprochaient – entre autres choses – à la Société linnéenne de s'intéresser trop exclusivement à l'entomologie et surtout de se tenir à l'écart du mouvement scientifique contemporain, marqué par les travaux de Darwin. Magnin eut l'idée de constituer une Société darwinienne. Ses amis lui firent comprendre qu'il serait plus raisonnable de fonder une association avec un objectif bien déterminé et une appellation moins révolutionnaire. Après quelques tergiversations, le noyau des fondateurs s'étoffait de quelques botanistes plus mûrs, et la société projetée vit le jour en mars 1872 sous le titre moins contrariant de Société botanique de Lyon.

Parmi les trente-cinq membres fondateurs de la Société botanique figuraient des savants réputés, comme Ernest Faivre (1827-1879), professeur à la Faculté des sciences, des amateurs qualifiés tels Louis Cusin (1824-1901), aide-naturaliste au Jardin botanique, Louis Debat (1822-1906), licencié ès lettres, d'abord enseignant puis chef de service au Crédit lyonnais, réputé pour ses travaux sur les Cryptogames et plus particulièrement sur les Mousses, et le Dr Saint-Lager (1825-1912), qui s'était principalement intéressé jusqu'alors aux liens existant entre le goître et la composition chimique du sol et venait d'entamer des recherches relatives à l'influence de la composition chimique du sol sur la végétation ⁵. Ils côtoyaient des amateurs, médecins, ingénieurs ou négociants (dont quelques membres de la Société linnéenne, comme Allard, Joannon, Jordan), et un fort contingent d'étudiants (au moins une quinzaine parmi les fondateurs), généralement étudiants en médecine, ce qui se comprend aisément : la botanique était alors considérée au même titre que l'anatomie comme une discipline fondamentale dans les études médicales. Ce recrutement comportait donc une large part de personnes ayant reçu une formation botanique initiale. En 1876, quatre ans après sa fondation, alors qu'elle avait atteint sa vitesse de croisière, la Société botanique de Lyon comptait 116 membres titulaires

3 - Madame Chantre, née Jeanne Bélonie Bourderet, fille d'Antoine Bourderet, architecte, était née à Lyon le 21 août 1866, mariée à Ernest Chantre le 13 avril 1886.

4 - Sur la fondation de la Société botanique, voir MAGNIN (1906 b), ainsi que le témoignage de Francisque Morel dans sa notice nécrologique sur Viviand-Morel (MOREL, 1916).

5 - Il convient de noter que Debat avait suivi à Paris des cours professés au Muséum : son nom figure sur le registre d'inscription au titre de la géologie en 1841 (Bibl. centr. MNHN, Ms AM 580, f° 22 r°) ; sur Debat, voir PHILIPPE, 2021 ; sur Cusin, voir ANONYME, 1901 ; sur Saint-Lager, voir ROUX et MEYRAN, 1913.

résidants (dont 19 femmes) et 41 membres titulaires non résidants (dont 2 femmes), outre des correspondants nommés en raison de leur contribution à la formation des collections et de la bibliothèque. Le gros de l'effectif des membres résidants masculins était constitué par les médecins (17), les pharmaciens (10), les professeurs (8), les naturalistes professionnels (7), les juristes (7), les ecclésiastiques (4)⁶, les horticulteurs et jardiniers qualifiés (4), les instituteurs (2) ; le niveau scolaire des industriels et négociants (10), des employés (5) ainsi que de la majeure partie des personnes dont la profession n'est pas indiquée (18) devait être assez homogène, impliquant un passage par le collège ou le lycée. La composition socioprofessionnelle des membres non résidants était sensiblement la même : parmi les 39 hommes qui figurent sur la liste, on remarque d'abord les pharmaciens (9) et les médecins (4), accompagnés par les enseignants (4), les ecclésiastiques (4) et les juristes (3).

La présidence de la nouvelle société fut assurée par Debat ; Saint-Lager fut élu vice-président, Magnin secrétaire, et Mermod trésorier.

Les fondateurs de la Société botanique, qui se déclaraient « animés tous d'un ardent désir de propager le goût des études botaniques », avaient décidé de s'adresser surtout aux jeunes gens : « Aussi nous les accueillons avec empressement parmi nous, alors même qu'ils ne possèdent encore aucune notion scientifique, pourvu qu'ils fassent preuve de zèle et de persévérance. Pour faciliter l'acquisition des connaissances premières, la Société a institué des herborisations spéciales à l'usage des débutants, des conférences sur les principes élémentaires de la botanique. » (ANONYME, 1872-1873). Toutefois la Société ne voulait pas se renfermer dans ce rôle d'initiateur. Elle désirait « prendre rang parmi les sociétés savantes ». Pour ce faire, « dans la mesure de ses forces, elle abordera les nombreux problèmes de la Botanique descriptive, de l'Organographie, et de la Physiologie végétale ; elle étudiera la distribution géographique des plantes, leurs rapports avec la constitution géologique du sol, etc. » (*Ibidem*). Ce dernier point donnera lieu à maintes discussions animées par le Dr Saint-Lager, mais si la floristique a occupé une bonne part des séances, les problèmes de physiologie ont également été abordés, dès le début de la Société, en raison des communications effectuées par Antoine Merget (1819-1893), professeur de physique à la Faculté des sciences, sur le rôle des stomates dans les échanges gazeux des plantes avec l'atmosphère, qui donna lieu à de nombreuses expériences menées sous les yeux des assistants. La Société souhaite établir un laboratoire, et s'adressa à la municipalité pour sa réalisation⁷. Cette demande ne reçut pas satisfaction, et la Société dut renoncer à ce projet. Par la suite, Léon Guignard (1852-1928), qui fut titulaire de la chaire de botanique de 1881 à 1887, présenta à la Société quelques-unes de ses découvertes fondamentales sur les processus de fécondation chez les végétaux. On trouve également dans les *Annales* publiées par la Société, parmi bien d'autres travaux, une Florule de Miquelon (1887), un volumineux mémoire de Lachmann, alors chef de travaux à la Faculté des sciences, sur l'anatomie des racines de Fougères (1889) ou encore une étude phytogéographique fondamentale de Magnin sur les

6 - Plusieurs professeurs étaient des ecclésiastiques et plusieurs desservants avaient été professeurs ; sur la pratique de la botanique par les ecclésiastiques et leur contribution à la transmission des connaissances dans la région lyonnaise, voir BANGE, 1989.

7 - Séances du 16 mai 1872, 13 mars 1873 et 27 novembre 1873 (*Ann. Soc. bot. Lyon*, 1872-1873, 1 : 85 et 108 ; 1873-1874, 2 : 16).

lacs du Jura (1902-1904). C'est dire qu'effectivement des travaux scientifiques de qualité ont été présentés à la Société botanique de Lyon. Toutefois, les comptes rendus d'herborisation et la floristique constituent une part substantielle des publications, et, à partir de 1900, occupent la majeure partie des séances avec les présentations de plantes ou de champignons ainsi que de spécimens tératologiques. Par ailleurs, des traductions ou des analyses bibliographiques de certaines publications récentes de Darwin nous rappellent que l'orientation darwiniste de plusieurs des promoteurs pouvait se manifester au grand jour à la Société botanique, même si plusieurs des membres les plus âgés se tenaient sur la réserve (BANGE, 2009 ; 2010).

La valeur scientifique de ses publications valut à la jeune société de pouvoir procéder à des échanges avec des sociétés ou organismes similaires, français ou étrangers, et de constituer ainsi une bibliothèque spécialisée. La bonne qualité des travaux de la Société botanique de Lyon fut appréciée par la Société botanique de France, qui, dès 1874, invita les botanistes lyonnais à prendre part à ses séances ordinaires ainsi qu'aux sessions extraordinaires qu'elle organisait chaque année.

Les statuts initiaux de la Société prévoyaient la tenue de deux séances mensuelles. Les membres étaient admis sur présentation de deux parrains. La cotisation était fixée à six francs (elle passa à dix francs dès 1876). Les premières réunions se tinrent dans l'atelier d'un menuisier emballer épris de botanique, Étienne Mermod (1827-1900), rue Victor Arnaud (actuellement rue d'Alsace) ; par la suite, la Société déménagea à plusieurs reprises : elle siégea à l'École de médecine, rue de la Barre, de 1873 à 1879, au Palais des Arts, dans la salle de la Société d'agriculture, de 1879 à 1891, à la mairie du 1^{er} arrondissement de 1892 à 1897, puis après un nouveau passage au Palais des Arts, elle fut hébergée à partir d'octobre 1899 par le Syndicat des horticulteurs, 1 place d'Albon. Lorsque la Société linnéenne, qui connaissait un nomadisme similaire, obtint d'Edouard Herriot le local qu'elle occupe depuis lors dans le bâtiment municipal, rue Bossuet, la Société botanique, qui formulait une nouvelle demande d'hébergement, fut invitée à s'entendre avec la Société linnéenne ; les pourparlers entre les responsables des deux associations aboutirent à la fusion pure et simple des deux sociétés sous le nom de la plus ancienne, effective en septembre 1922⁸. Après la fusion avec la Société linnéenne en 1922, la Société botanique devint statutairement la section de botanique de la Société linnéenne, et une section de mycologie vit le jour peu après.

2 – Des femmes à la Société botanique de Lyon

Parmi les 35 membres fondateurs de la Société botanique de Lyon, on remarque trois femmes : il s'agit de Mlle Marie Collonge, institutrice, alors âgée de 26 ans, de Mlle Anne Poulet, âgée de 24 ans, institutrice, et de Mlle Cusin, âgée de 21 ans⁹. Il s'agit donc de jeunes femmes, mais nombre d'adhérents masculins ne sont guère plus

8 - En fait, la fusion des deux sociétés avait été envisagée dès 1880 ; les deux sociétés avaient convenu que leurs collections et leurs bibliothèques constitueraient une propriété commune, et que leurs membres pourraient prendre part à toutes les réunions scientifiques et sorties que chacune organisait (*Ann. Soc. bot. Lyon*, 1880-1881, 9 : 287-288) ; en 1922, ce contrat était toujours en vigueur.

9 - Bien que le procès verbal de la séance du 8 mars 1872 indique la présence de 35 membres fondateurs, la liste ne comporte que 34 noms ; le nom manquant est celui de Mlle Cusin, fille de Louis Cusin, laquelle est inscrite sur la liste des membres de la Société publiée au titre de 1872-1873 et figure parmi les fondateurs énumérés par MAGNIN (1906a).

âgés. Ces premières adhérentes possédaient, sinon une grande compétence dans le domaine de la botanique, du moins des connaissances déjà affirmées. Ainsi, Mlle Marie Collonge (1845-1921), mariée en 1874 à un droguiste, Eugène Michel Ollagnier, est qualifiée de professeur de botanique lors du recensement de 1872 (par la suite, elle se déclarera institutrice). Quant à Mlle Cusin, elle apparaît comme « coloriste », ainsi que sa sœur cadette, sur les tableaux du recensement de 1872 : il s'agit de Marie Honorine Cusin (1851-1927), fille de Louis Cusin, aide naturaliste au Jardin botanique de Lyon, qui publiait alors avec le vétérinaire militaire Ansberque, depuis 1867, un volumineux *Herbier de la flore française* en 25 volumes, consistant en lithographies de chaque espèce de Phanérogames de la flore française avec une figure agrandie et colorée de la fleur ; on peut supposer qu'il était aidé dans cette tâche par sa fille ¹⁰. Par la suite, elle épousa Émiland dit Émile Guichard (1846-1887), jardinier botaniste attaché à l'École vétérinaire puis horticulteur grainier à Lyon, membre actif de la Société botanique, et elle participa aux activités commerciales de son mari.

Dès la séance suivante (21 mars 1872), six nouveaux membres furent admis, parmi lesquels figurait une femme, Mlle Marie Bobard (le nom est constamment orthographié Bobart dans les tables de la Société botanique de Lyon). C'était une institutrice, fille d'un cordonnier qui exerçait également la profession d'herboriste (ANONYME, 1858, p. 27), née à Lyon en 1835, décédée à Paris en 1898. Elle intervint à la séance du 8 août 1872 pour signaler la présence près de Couzon, en plein massif calcaire, de *Geranium nodosum*, une espèce connue comme silicicole (BOBART, 1872-1873) ; la trouvaille sera ultérieurement incorporée aux flores lyonnaises sans que son nom soit mentionné. Deux ans plus tard, établie temporairement aux Etats-Unis dans des conditions sur lesquelles nous reviendrons, elle proposa à ses confrères lyonnais des spécimens d'herbier de plantes américaines, et elle envoya un fascicule de 300 plantes sèches non déterminées destinées à l'herbier de la Société botanique en cours de constitution ¹¹. Elle ne revint pas à Lyon. À son retour en France, réintégrée dans l'enseignement primaire public, elle se fixa à Paris, où vivait sa jeune sœur Félicie (qui, alors âgée de 21 ans, avait elle-même adhéré à la Société botanique de Lyon en 1873). Marie Bobard, qui dès 1877 avait cessé d'appartenir à la Société botanique de Lyon, adhéra en 1883 à la Société botanique de France, laquelle ne comptait que sept femmes à cette époque, et elle lui demeura fidèle jusqu'à son décès.

Au cours des séances suivantes, de nombreuses adhésions parvinrent à la Société, dont plusieurs femmes qui semblent avoir possédé quelque compétence en botanique. Ainsi, nous savons que Mme Mathian (alias Mathieu), née Hélène Baillard (1834-1897) accompagnait son mari, Jean-Baptiste Mathian, avoué au Tribunal civil, lors de ses herborisations alors que Mme Céline Allard, née Jeanne Marie Vial (1817-1876),

10 - Sur cet ouvrage, voir POUZET, 1932b.

11 - Marie Bobard envoya également des graines qui furent semées au Jardin botanique ; les résultats de ces semis n'ont pas été publiés ; si l'on en juge par les diverses mentions qui en sont faites dans les *Annales de la Société botanique* à cette époque (en particulier 1875-1876, 4 (2) : xx), elle semble avoir effectué plusieurs envois de spécimens d'herbier tant de Cryptogames que de Phanérogames ; n'ayant pas de place pour loger ses collections, la Société botanique les a vendues au Dr Blanc ; elles n'ont pas été localisées lors de l'enquête menée en 2006 sur les herbiers de la Région Rhône-Alpes (FAURE *et al.*, 2006).

participait avec son mari, Pierre Clément Allard, à la confection d'un herbier¹². L'une et l'autre adhèrent à la Société botanique en même temps que leur mari ou peu après¹³.

L'effectif de la jeune Société s'accrut régulièrement au cours de l'année 1872, et elle comptait ainsi 87 membres au 31 décembre 1872, dont dix femmes. C'étaient des femmes au foyer et des institutrices (ainsi qu'une herboriste), dont l'âge était compris entre 21 et 55 ans.

Si le flux des adhésions demeura encore modeste au début de 1873 (23 adhésions au total entre le 2 janvier et le 10 avril 1873, dont une femme qui était horticultrice), il s'amplifia notablement ensuite, ce qui est probablement à mettre en rapport avec l'institution de conférences et de sorties de vulgarisation. En effet, à partir de février 1873, donnant suite à son programme, la Société organisa, après autorisation préfectorale, des conférences d'initiation assurées par Louis Cusin, suivies d'herborisations (les environs de Lyon étaient encore peu urbanisés à cette époque)¹⁴; ces herborisations furent généralement suivies par trente à quarante personnes, parfois bien davantage¹⁵. Dès le 24 avril, on enregistra quatorze nouvelles adhésions dont celles de quatre femmes : deux institutrices et deux ouvrières du secteur textile (une tisseuse et une metteuse en main). La liste qui clôt le compte rendu de l'exercice 1872-1873 fait état de 135 membres, dont 17 femmes, soit douze pour cent de l'effectif total. On compte parmi elles des botanistes confirmées aussi bien que des débutantes. En effet, le contingent féminin admis à partir d'avril 1873 semble avoir compris surtout des débutantes, attirées sans doute par les cours et les herborisations d'initiation. Cet enseignement propédeutique dépendait de la bonne volonté des conférenciers et de la disponibilité en locaux (les premiers cours furent donnés dans l'atelier de Mermod), et surtout de la bienveillance des autorités, variable selon les années, de sorte qu'ils ne furent pas pérennisés (POUZET, 1932a), ce qui retentit dès 1876 sur le recrutement de la Société.

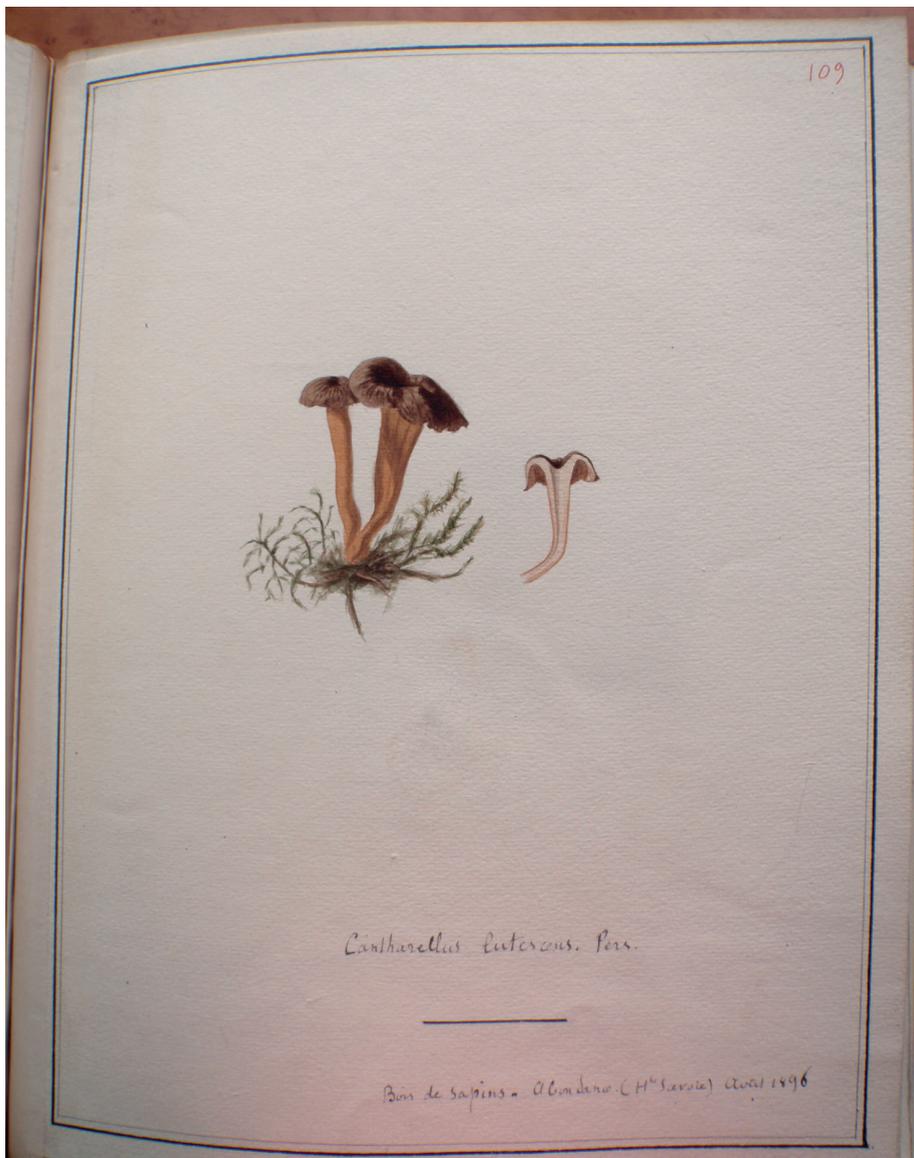
Le recrutement des femmes se maintint cependant assez régulièrement pendant les quarante-huit années suivantes, proportionnellement à l'effectif total, qui diminua lentement mais sûrement, jusqu'à ce que la Société botanique, qui ne comptait plus que 120 membres, accepte de fusionner avec la Société linnéenne en octobre 1922, après cinquante années d'existence indépendante.

12 - Après le décès d'Allard, cet herbier a été partagé entre les Facultés des sciences d'Alger et de Grenoble (MAGNIN, 1906a, notice n° 259).

13 - Outre Mmes Ollagnier, Guichard, Mathieu et Allard, d'autres femmes adhèrent à la Société botanique de Lyon en même temps que leurs maris ou peu après : Mmes Lambert, Meiller, Pichat, Reboul.

14 - Sur les conférences, voir POUZET, 1932a.

15 - Par exemple, l'herborisation qui eut lieu en mars 1873 à Couzon sous la direction de Viviand-Morel mobilisa une trentaine de participants qui purent voir les plantes rares de cette localité telles l'*Aphyllantes monspeliensis* et le *Genista horrida* (Procès-verbal de la séance du 8 mai 1873, *Ann. Soc. bot. Lyon*, 1872-1873, 1 : 116).



Une page du recueil d'aquarelles de champignons de Marie Renard.

Ce sont au total 78 femmes (sur un effectif total d'environ 700 membres) qui ont adhéré à la Société botanique en qualité de membres titulaires entre 1872 et 1922 (tableau I) ¹⁶. Presque toutes résidaient à Lyon ou aux environs immédiats, à l'exception de deux botanistes chevronnées, la vicomtesse de Lastic-Saint-Jal (née Fanny de Margadel, 1802-1882), qui habitait à Saint-Galmier et qui avait fait des observations consignées dans la *Statistique botanique du Forez* publiée par Legrand en 1873, et Miss Helen Wilmott (1858-1934), auteur d'une monographie des Roses, qui demeurait en Angleterre, où elle employait près de cent jardiniers dans son domaine de Warley Place, dans l'Essex, et qui possédait aussi un jardin sur la Riviera italienne ainsi que le château de Tresserve, au dessus du lac du Bourget (LE LIEVRE, 1980). Elle transféra à Tresserve les cultures d'Alexis Jordan après en avoir fait l'acquisition par l'entremise de Claudius Roux, en 1903 ; c'est ce qui explique son adhésion à la Société botanique de Lyon ¹⁷.

Il nous a été possible d'identifier 67 personnages, en nous appuyant sur les registres de recensement et d'état civil. La moitié de l'effectif total a été admise pendant la première décennie d'existence de la Société. La pyramide des âges est alors la mieux respectée : trois adhérentes avaient moins de 20 ans lors de l'admission, dix étaient âgées de 20 à 29 ans, douze avaient de 30 à 39 ans, cinq étaient dans la quarantaine, quatre avaient dépassé 50 ans (la doyenne était âgée de 60 ans). Pendant toute la période qui s'écoule entre 1882 et 1922, les éléments plus jeunes se raréfièrent ; une seule adhérente avait moins de 20 ans, et huit seulement étaient âgées de 20 à 29 ans ; c'est la fraction âgée de 30 à 39 ans qui fut alors la mieux représentée. Sans doute faut-il rapprocher cette constatation du fait que la phase active de formation d'éléments jeunes au moyen de cours et d'herborisations didactiques, qui avait caractérisé la Société à ses débuts, a pris fin à partir de 1875-76 (même s'il y eut une reprise des cours à plusieurs reprises par la suite). Après cette date, le recrutement fut plus lent, mais concerna probablement des adhérentes plus motivées, ce qui se traduisit par une plus longue présence au sein de la Société.

On pourrait s'attendre à ce que les femmes disposant de la culture et des loisirs nécessaires pour s'intéresser à la botanique n'eussent pas d'activités professionnelles : or l'on constate que les femmes sans activité professionnelle furent relativement peu nombreuses (14) à la Société botanique de Lyon. On note quelques épouses de négociants, de médecins ou de pharmaciens, ainsi qu'un petit nombre de rentières. Alors que la Société botanique a compté un certain nombre de représentants masculins de la grande bourgeoisie lyonnaise (appartenant aux familles Gillet, Piaton, entre autres), les femmes appartenant à la grande ou moyenne bourgeoisie furent très minoritaires ; tout au plus peut-on citer Mlle Anne Marie Groboz (1836-1919), domiciliée place Bellecour, fille d'un négociant en soierie qui a été édile municipal, Mme Rondel,

16 - Les données détaillées relatives à l'état civil recueillies au cours de notre enquête ont été incorporées au *Dictionnaire historique des membres de la Société linnéenne de Lyon* établi par Raymond Ramousse, que l'on peut consulter sur le site de la Société linnéenne : <https://www.linneenne-lyon.org/spip3/spip.php?rubrique41> ; des notices biographiques concernant les personnages les plus marquants seront publiées dans le *Répertoire biographique des naturalistes et biologistes lyonnais* en préparation.

17 - Précisons pour être complet que Mlle Bobard, initialement membre titulaire, fut placée dans la catégorie des membres non résidants après son exil aux États-Unis, ainsi que Mme Churlet, née Grand, après son mariage.

née Malvina Bocquet (1821- ?), rentière, qui descendait par sa mère des Dauchel de la Palme, ou Mme Vindry, née Antoinette Mélanie Sonnerly (1828-1905), dont le fils Fleury Vindry fut un historien et littérateur connu. Chacune d'elles avait au moins un ou une domestique d'après les indications figurant sur les registres de recensement.

La plupart des adhérentes exerçaient une profession (au moins 49 sur 67). On peut supposer que les femmes qui exerçaient une activité professionnelle étaient moins assujetties aux obligations domestiques et plus indépendantes que les femmes au foyer, et sans doute moins réticentes qu'elles envers la sphère publique.

Le corps enseignant était le mieux représenté : dix-huit institutrices, auxquelles s'ajoutent trois professeurs. On trouve ensuite cinq herboristes, auxquelles on peut joindre deux pharmaciennes diplômées, trois hortultrices, une fleuriste, une sage-femme, une négociante, une comptable. À noter que les trois femmes professeurs et les deux pharmaciennes diplômées ont été admises après 1887, ce qui coïncide avec l'entrée des femmes dans les établissements d'enseignement supérieur¹⁸.

Les institutrices ont adhéré tout au long de l'existence de la Société botanique. Nous avons vu que deux d'entre elles appartenaient au petit noyau des fondateurs convoqués à la séance inaugurale.

Les herboristes étaient assez nombreux à Lyon au XIX^e siècle (une cinquantaine au milieu du siècle), ayant le plus souvent pignon sur rue. Ils ne pouvaient exercer qu'après avoir subi un examen devant une des écoles de pharmacie (Paris, Montpellier ou Strasbourg) ou un jury médical, qui leur délivrait un certificat (loi du 21 germinal, an XI, 11 avril 1803). Leur clientèle était principalement populaire. Des femmes pouvaient exercer cette profession (une dizaine à Lyon). Cinq femmes qualifiées d'herboriste dans les registres de recensement ont adhéré pendant quelques années (de quatre à huit ans) à la Société botanique. Une d'entre elles au moins est devenue herboriste après avoir adhéré à la Société botanique ; cette adhésion a peut-être facilité son changement professionnel.

Onze femmes pratiquaient différents métiers du secteur textile et habillement (fabricante, tisseuses, couturières, tailleuses, etc.) ; la plupart ont adhéré au cours des premières années (quatre ouvrières du textile, ainsi qu'une fabricante en 1873), alors que le recrutement des institutrices s'est étalé tout au long de la période envisagée. Leur présence n'est certes pas anormale dans une ville où ce secteur occupait encore la première place dans les activités économiques et faisait largement appel à la main-d'œuvre féminine (LEQUIN, 1977, t. 1, p. 200). Elle peut s'expliquer par le fait que Therry (l'un des membres fondateurs les plus actifs) tenait un commerce de confection pour dames (MAGNIN, 1906b). Elle n'en dénote pas moins la convergence d'un double mouvement : à la volonté de vulgariser la science qui animait les fondateurs de la Société a répondu le désir de s'instruire qui animait des femmes de condition assurément modeste. On notera que plusieurs d'entre elles ont changé par la suite d'activité ; c'est ainsi qu'une tailleuse devint herboriste (Mme Bedot, née Claudine Blondeau, admise en 1879), une autre devint bandagiste (Mme Churlet, née

18 - Les lycées de jeunes filles furent créés par la loi Camille Sée du 21 décembre 1880, mais ne préparèrent au baccalauréat qu'à partir de 1902 ; l'École normale secondaire (sic) de Sèvres fut établie par la loi du 26 juillet 1881 ; les femmes furent acceptées dans les facultés à condition d'avoir obtenu le baccalauréat en le préparant par leurs propres moyens ; le doctorat ès sciences fut conféré pour la première fois à une femme en 1885.

Lucie Grand, admise en 1878), une lingère (Mme Peney-Rey, née Marie Josephte Rey, admise en 1879) ouvrit un magasin d'équipements pour l'histoire naturelle, tels que boîtes d'insectes, outils, etc. Toutefois, même si une couturière (Mme Bailly, née Joséphine Fromento, admise en 1905) fut membre pendant vingt-cinq ans, leur présence fut généralement de courte durée (un an ou deux pour six d'entre elles), alors que les enseignantes ou les herboristes firent preuve d'une plus grande longévité au sein de la Société ¹⁹.

On ne peut manquer d'être frappé par le fait que, dans une ville où la peinture de fleurs recrutait de nombreuses artistes peintres, dont certaines ont acquis une grande réputation, une seule femme a représenté cette profession : Madame Gangneron-Rachat, née Lucie-Louise Rachat (1849-1917), veuve d'un capitaine, membre de la Société botanique de 1897 à 1901, également membre de l'Association horticole lyonnaise. Elle enseignait le dessin et apporta sa collaboration artistique à des revues horticoles comme le *Lyon horticole* ou *L'horticulture de France*. Elle publia en 1901 un album de 50 planches en phototypie intitulé *Étude de fleurs*, qui lui valut les éloges des critiques et des distinctions honorifiques (il s'agit, à notre connaissance, de la seule femme décorée du groupe – elle fut officier de l'Instruction publique). Ajoutons toutefois que Marguerite Rampon (1843-1920), fille de Claude Rampon, un horticulteur connu établi à Monplaisir, elle-même horticultrice et membre de la Société botanique de 1872 à 1880, a été qualifiée d'artiste peintre lors des recensements de 1881 et 1891, mais nos recherches sur son activité artistique sont demeurées infructueuses. Par ailleurs, Mlle Teston, adhérente pendant la seule année 1920, dont le prénom n'est pas indiqué, est probablement identifiable d'après le recensement de 1921 à Julienne Teston (1890-1991), qui est citée parmi les élèves d'Adolphe Louis Castex-Desgranges (1840-1916), bien connu comme peintre de fleurs et professeur de dessin et de fleur à l'École nationale des Beaux Arts de Lyon (DUMAS, 2007, p. 128) ; elle fut lauréate de cette École en 1910 et devint professeur de dessin ²⁰.

Nos botanistes sont le plus souvent nées à Lyon (37 sur 67) ou dans le département du Rhône ainsi que dans l'Ain (12). Une seule est née à l'étranger, en Suisse, d'une famille française.

La majeure partie des adhérentes exerçant une activité professionnelle étaient issues de familles récemment fixées à Lyon ou d'origine citadine. Rares étaient dans cette catégorie les descendantes de propriétaires ou de rentiers, contrairement aux adhérentes sans profession ; le père de famille était assez souvent un commerçant (boucher, épicier, traiteur, mercier) ou un artisan (forgeron-mécanicien, charron, cordonnier, tailleur, teinturier, fabricant de fleurs artificielles), sans oublier les fabricants d'étoffe, au nombre de trois. Celles qui sont nées à la campagne étaient filles de commerçant ainsi que de facteur, gendarme, chef de chantier, et surtout agriculteur ; c'est notamment la profession du père de trois employées du secteur

19 - Le temps de présence des enseignantes (institutrices et professeurs) varie de un ou deux ans (pour deux d'entre elles) à vingt ans et davantage (quatre) ; les herboristes restent membres pendant au moins quatre ans ; il est à noter que bien peu nombreuses furent les femmes qui étaient encore membres de la Société lors de leur décès, excepté lorsqu'elles décédèrent prématurément ; ce fait, joint à leur effacement, explique l'extrême rareté des mentions nécrologiques qui leur ont été consacrées.

20 - Un doute subsiste faute de connaître son prénom car sa sœur cadette, Jeanne Françoise Teston (1895-1995), vivait elle aussi au domicile familial.

textile originaires de l'Ain. On note quelques institutrices qui sont filles de notaire ou clerc de notaire (deux), ingénieur, négociant.

Un trait relevé par Madeleine Cacouault concerne le célibat fréquent des femmes professeuses au XX^e siècle ; selon cet auteur, on comptait jusqu'à soixante-dix pour cent de célibataires parmi les retraitées avant 1935 (CACOUAULT-BITAUD, 2007, p. 32). Cet état de fait se retrouve chez nos enseignantes botanistes, qu'elles aient été admises avant ou après 1900 : la moitié sont célibataires. Les autres catégories ne montrent pas cette tendance, qu'il s'agisse des herboristes (quatre sont mariées sur cinq), des employées du textile (huit au moins sont mariées sur dix) ou des femmes sans profession (treize mariées sur seize). Le mariage est le plus souvent (dans 70 % des cas) antérieur à l'adhésion à la Société ; lorsqu'il est postérieur à l'adhésion, il est assez souvent suivi par une démission, laquelle peut être motivée par un départ de Lyon.

3 – Réseaux sociaux et militantisme anticlérical ou féministe

L'analyse des remerciements adressés par les auteurs d'ouvrages naturalistes à leurs collaborateurs, l'étude du matériel rassemblé dans les collections, le dépouillement des correspondances de certains savants qui ont été exceptionnellement conservées en tout ou partie, ou encore l'examen des parrainages aux sociétés savantes, révèlent l'existence de réseaux naturalistes fondés sur des liens amicaux, voire familiaux, aussi bien que sociaux ou professionnels. Il n'est malheureusement guère possible de se livrer à une telle enquête à propos de nos femmes botanistes. Ainsi que nous l'avons dit, elles ne sont pas citées par les auteurs de flores locales. Leurs correspondances et leurs herbiers sont inconnus. Les parrainages – qui n'impliquent pas nécessairement des liens étroits – ont été très rarement indiqués lors des admissions ; tout au plus sait-on que Mme Collonge-Ollagnier a présenté Mlle Grand, en 1878, Mme Peney a présenté Mlle Chanier en 1879, Mme Pichat a présenté Mme Bedot la même année, et Mlle Joséphine Renard a présenté Mlle de Vaud ainsi que Mme Plotton, au sujet desquelles nous n'avons pu trouver que peu de renseignements. On peut également relever des relations de travail ou de voisinage : ainsi, Mlle Gaget, institutrice admise en 1901, réside 48 rue Franklin, dans le même immeuble que Mlle Czajkowska (admise en 1899) et Mlle Hérard, autre institutrice, admise en 1894.

Il est intéressant de noter que plusieurs des premières adhérentes se sont fait remarquer comme militantes anticléricales ou féministes. C'est le cas de Marie Bobard, qui, avant 1870, s'était fait connaître pour son activisme anticlérical. Elle avait porté un toast à l'émancipation des femmes lors du banquet organisé par les Libres-penseurs de la Croix-Rousse lors du Vendredi Saint de 1869. Le 8 décembre suivant, les anticléricaux lyonnais se réunirent à l'Alcazar pour y entendre Raspail, alors député du Rhône. Celui-ci ayant fait défaut, il fut remplacé au pied levé par Mlle Bobard, qui improvisa une conférence sur la femme. Par la suite, elle fit partie des quatorze instituteurs et institutrices exclus de l'enseignement en raison de leur attitude ouvertement anticléricale à l'école, et elle trouva une situation d'institutrice privée aux Etats-Unis, où, comme nous l'avons dit, elle herborisa activement ; Marie Bobard était certainement en relation avec une autre institutrice membre de la Société botanique, tout aussi militante, Adèle Mirouel (1849-1885), qui subit le même sort

qu'elle et dut attendre que Jules Ferry devienne ministre de l'instruction publique, après la démission de Mac Mahon, pour obtenir sa réintégration (AUSPITZ, 1982).

D'autres adhérentes de la Société botanique ont soutenu les revendications féministes, telle Mme Haond, née Louise Adrienne Rousset (1850-1892), tailleuse en robes, fille d'un fabricant d'eaux minérales et d'une herboriste, et épouse d'un coiffeur. Elle militait au sein du Syndicat des dames réunies, couturières et similaires. Ce syndicat avait été fondé vers 1870 et comprenait plusieurs femmes actives pendant la Commune ; il avait participé en 1886 à l'organisation du congrès réuni à Lyon par la Fédération nationale des syndicats, où furent présentées les revendications des femmes ouvrières (MOISSONNIER, 2010). En 1888, Mme Haond était secrétaire de ce syndicat, dont le siège était alors à la Bourse du travail, 39 cours Morand (ancien théâtre des Variétés), qui tenait un bureau de placement gratuit, assurait des cours gratuits de coupe et de couture, et organisait tous les dimanches, de 3 à 5 heures, des causeries sur l'histoire naturelle.

4 – Participation aux activités de la Société

Les adhérentes de la Société botanique n'ont laissé que des traces assez furtives dans les publications de la Société. Nous avons cependant des témoignages sur leur participation à ses principales activités : ce sont, d'une part, les séances, d'autre part, les herborisations.

Les séances furent d'abord bimensuelles, puis mensuelles. Elles comportaient, outre les questions d'ordre administratif, la lecture de la correspondance, la présentation des ouvrages, brochures et périodiques reçus en don ou par échange, des communications sur des sujets botaniques, des comptes rendus d'herborisation, des présentations de plantes fraîches intéressantes à divers titres : plantes rarement observées, adventices s'introduisant subrepticement dans la flore indigène, floraisons hors saison, variétés ou formes tératologiques.

La présence des femmes aux séances n'est perceptible qu'occasionnellement. Ce furent surtout des botanistes qualifiés qui intervinrent au cours des séances. Toutefois, les scientifiques professionnels furent rares, à part le Dr Magnin, qui assura pendant quelques mois (1881) l'intérim de la chaire de botanique à la Faculté des sciences avant de devoir poursuivre sa carrière à Besançon. Les autres titulaires de la chaire de botanique (Faivre, Guignard, Dutailly, Gérard), tout en étant membres de la Société, y ont tenu assez peu de place, à l'exception de Guignard, mais il resta peu de temps à Lyon ; toutefois il présida la Société en 1885. Gérard présenta quelques communications et exerça la présidence en 1897. En revanche, les botanistes de la Faculté de médecine (principalement Beauvisage et Bretin) s'y montrèrent assidus, ainsi que Claudius Roux, professeur à la Faculté catholique des sciences. Quelques amateurs ayant reçu une formation en botanique au cours de leurs études y jouèrent un rôle déterminant. Mais il y eut aussi parmi eux des autodidactes, et si l'on sait que les cours universitaires furent ouverts au grand public pendant le XIX^e siècle, et parfois

suivis assidûment, on ne connaît que peu de choses sur le rôle qu'ils ont effectivement joué dans la formation scientifique des amateurs ²¹.

Les herborisations organisées par la Société étaient généralement publiques. Elles visaient à mieux connaître la distribution des végétaux dans la région lyonnaise entendue au sens large – en fait, le bassin moyen du Rhône et de ses affluents, ce qui comportait non seulement les monts du Lyonnais et du Beaujolais, ainsi que le massif du Mont Pilat, traditionnels terrains d'étude des naturalistes lyonnais depuis la Renaissance, mais aussi les montagnes de Savoie et du Dauphiné, devenues d'accès facile depuis la densification du réseau ferroviaire ²². Les excursions se sont donc multipliées dans les Alpes, et les femmes y ont souvent pris part. On signale en 1880 la présence de Mmes Collonge-Ollagnier, Haond, Morisot et Renard à l'herborisation à la Grande Chartreuse (VEUILLOT, 1880, p. 340, n. 2). L'année suivante, il y a également quatre femmes (est-ce les mêmes ?) sur vingt-six participants à l'excursion de Chamrousse (ANONYME, 1881). Leur présence s'accroît au fil des années : elles sont onze sur vingt-deux excursionnistes à Chamonix en 1899 (MEYRAN, 1899, p. 93). En 1901, l'excursion annuelle en Savoie (vallée du Giffre) ne séduit que cinq participants prêts à braver les mauvaises conditions météorologiques, mais le petit groupe compte deux femmes, dont Mme Meyran (née Ernestine Poty), qui n'appartient pas à la Société mais est l'épouse du rédacteur du compte rendu (MEYRAN, 1901). Les excursionnistes subissent courageusement les péripéties parfois dangereuses de ces courses en terrain accidenté ; lors de l'excursion dans la haute vallée de l'Isère en juillet 1896, « elles entrent bravement dans un névé fangeux et le traversent sans hésitation et sans plus d'éclaboussures que les représentants bottés et guêtrés du sexe fort », et le lendemain, le Dr Robert salue leur vaillance : « Au dessert, M. le Dr Robert lève son verre en l'honneur des dames, nos vaillantes compagnes de route, qu'il félicite de leur courage et de leur endurance pendant ce long voyage dont les fatigues auraient pu dépasser les limites de leurs forces, mais aux charmes duquel elles avaient tant contribué par leur présence » (CONVERT, p. 114 et 121-122). En 1902, rendant compte d'une herborisation aux environs de Marseille, qui s'est déroulée les 18 et 19 juin 1902, Bretin fit l'éloge de leur courage et de leur perspicacité : « Les dames formaient la moitié de notre petite troupe ; elles ne devaient être ni les moins courageuses dans les passages un peu difficiles, ni les moins heureuses dans la récolte des échantillons » ²³. Lorsqu'il relata à ses confrères, lors de la séance du 25 juin suivant, les faits saillants de l'excursion, Bretin fit « passer sous les yeux des sociétaires présents les principales

21 - C'est en écoutant, pour se désennuyer, une leçon professée par Fournet à la Faculté des sciences qu'Eugène Dumortier, fraîchement libéré des activités commerciales auxquelles il avait dû se consacrer afin de maintenir une entreprise familiale, se découvrit une vocation de géologue (FALSAN, 1877, p. 11) ; le cours de botanique professé par Seringe à la Faculté des sciences était suivi par un nombreux public ; en 1855, le ministère institua des conférences réservées aux étudiants régulièrement inscrits postulant à la licence et réglementa en 1864 les cours du soir ouverts au public (DELPECH, 1931, p. 56 et 63). Toutefois, les cours magistraux des facultés des lettres et des sciences demeurèrent publics pendant la première moitié du XX^e siècle.

22 - Les résultats des herborisations effectuées par les botanistes lyonnais dans les Alpes furent intégrés dans la dernière édition de la flore de Cariot revue par Saint-Lager (1889) ; voir à ce sujet BANGE, 1993 et 1999.

23 - BRETIN, 1902 b, p. 57 ; cinq dames ont pris part à cette excursion : Mmes Hérard, Marie Renard et Gaget, toutes trois institutrices, ainsi que Mlle Chevalier et Mme Dalex (cette dernière n'appartenait pas à la Société botanique de Lyon).

espèces récoltées, dont Mlle Chevalier avait apporté à la séance des exemplaires parfaitement préparés » (BRETIN, 1902a, p. 27).

Les femmes se tinrent généralement éloignées des responsabilités administratives, excepté Mlle Renard, dont je reparlerai. C'est cependant à une commission composée de trois femmes (Mlles Chevalier, Mayoux et Renard) que l'on confia le choix d'un insigne destiné à faire reconnaître les membres de la Société botanique de Lyon lors des trajets bénéficiant d'un tarif réduit accordé par les compagnies ferroviaires aux voyageurs circulant en groupe²⁴.

5 – Contributions scientifiques aux publications

La Société botanique de Lyon a publié presque chaque année, depuis sa fondation, un copieux volume d'*Annales* (outre un *Bulletin* de 1883 à 1905 ainsi qu'en 1913) dans lesquelles se trouvaient des mémoires originaux et les comptes rendus des séances. Comme c'est le cas pour la plupart des sociétés scientifiques provinciales de cette époque, une part substantielle a été dévolue à des comptes rendus d'herborisation, qui constituent du reste une importante source de documentation que les botanistes contemporains continuent de consulter. Si on mentionne occasionnellement dans les comptes rendus d'herborisation quelques-unes des observations effectuées par des femmes, il faut reconnaître que leur apport aux publications de la Société est resté des plus discret. Bien que plusieurs des adhérentes de la Société botanique fussent manifestement des botanistes qualifiées, elles publièrent rarement elles-mêmes leurs observations, si bien que leur rôle apparaît aujourd'hui fort effacé. Après l'intervention de Marie Bobard en 1872, mentionnée ci-dessus, c'est seulement en 1882 qu'une communication due à une femme a de nouveau été enregistrée, tout aussi brièvement, dans les *Annales de la Société botanique de Lyon* : c'est le compte rendu d'une herborisation à Jonage par Mme Pichat (née Jeanne Gay, 1831-1911). Le secrétaire de séance s'est borné à le résumer en trois lignes dans un volume qui totalise 200 pages, en ne signalant que trois plantes intéressantes (PICHAT, 1882). L'année suivante, la même auteure, Mme Pichat, eut droit de nouveau à quelques lignes pour sa présentation de la seconde fructification d'un poirier (PICHAT, 1883). En 1886, elle fut citée pour la présentation en séance de quelques plantes récoltées aux environs de Meyzieu (PICHAT, 1886). Mme Pichat avait adhéré en 1878 à la Société botanique en même temps que son mari, Pierre Agathange Pichat (1816-1894), qui intervint lui aussi quelquefois en séance.

Au cours des années 1890-1914, d'autres adhérentes de la Société botanique ont présenté des plantes intéressantes à divers titres ou ont effectué de modestes interventions brièvement résumées dans les comptes rendus de séances (mais les interventions de leurs collègues masculins sont le plus souvent traitées de la même manière). On peut noter le nom de Benoîte dite Bélonie Hérard (1843-1919), institutrice, qui présenta en 1903 une collection d'Algues marines cueillies près de Belle-Île, ainsi que celui de Mme Pitrat, horticultrice, qui présenta des variétés tératologiques en 1903 et des plantes fleuries en 1905²⁵. En 1906, une autre femme, Mlle Clara Chevalier, que nous avons citée à propos de l'excursion à Marseille, apparaît au sommaire sous

24 - Séance du 24 mars 1905, *Ann. Soc. bot. Lyon*, 1905, 30 : xxiii et xxiv.

25 - *Ann. Soc. bot. Lyon*, 1903, 28 : 19 ; *id.*, 1905, 30 : xxvii.

son propre nom pour une présentation d'échantillons fleuris de *Spartium junceum* et de *Cyripedium calceolus* à la séance du 12 juin 1906²⁶. Or, dès 1889, elle avait été mentionnée dans un compte rendu d'herborisation publié par l'abbé Boullu en raison de sa découverte de *Lindernia pyxidaria* et *Elatine hexandra* à Janeyriat (Isère)²⁷. Eugénie Clara Chevalier (1862-?), admise à la Société botanique en 1888, était la fille de Philibert Anne Chevalier (1831-1909), fabricant de produits chimiques domicilié à Villeurbanne, et d'Eugénie Clara Crouzée ; son père appartenait lui-même à la Société botanique et, dès son admission, a effectué des communications à plusieurs reprises. Elle habita chez ses parents jusqu'à la mort de son père, survenue en 1909 ; elle cessa alors de figurer sur la liste des membres de la Société botanique et l'on perd sa trace.

À partir de 1900, les présentations de Champignons devinrent fréquentes ; parfois, elles étaient dues à des personnes étrangères à la Société botanique, telle Mme Farges, qui n'adhéra que longtemps après à la Société linnéenne. En 1907-1910, c'est Mlle Aria Albessard (1853-?), employée des PTT, fidèle amie de Mlle Renard, qui présenta des Champignons cueillis aux environs de Lyon.

Si l'on ajoute à ces quelques noms celui de Marie Renard, dont nous allons parler, on constate que sept femmes seulement figurent parmi les quelques 120 intervenants dont les noms figurent dans les tables ; encore n'appartiennent-elles pas, tant s'en faut (excepté Mlle Renard), au groupe des auteurs prolixes, ceux qui, à l'instar de Marius Audin, de Beauverie, de Lavenir, de Riel, de Claudius Roux, de Saint-Lager, tous académiciens lyonnais, sont intervenus au moins vingt fois à la Société botanique (Saint-Lager est l'auteur de plus de 120 notes ou mémoires). De plus, leurs contributions ne dépassent jamais quelques lignes.

Seule, Marie Renard se distingue avec vingt-et-une interventions, brèves pour la plupart. Née à Lyon (3^e) le 19 septembre 1860, fille de Jean-Marie Renard, teinturier, et de Marie Roux, tailleuse, élève de l'École normale de Sèvres, Marie Renard fut en 1886 une des premières agrégées de sciences²⁸. Devenue professeur au Lycée de jeunes filles de Lyon, elle adhéra en 1892 à la Société botanique de Lyon, puis en 1904 à la Société linnéenne de Lyon. Elle s'intéressait tout particulièrement aux Champignons, et elle fut admise en 1906 à la Société mycologique de France sur la présentation d'Émile Boudier (1828-1920), éminent mycologue et du Dr Riel (1862-1943), mycologue lyonnais, qui contribua ultérieurement de façon décisive au développement de la Société linnéenne de Lyon après la Grande Guerre. Elle réalisa de nombreuses aquarelles de Champignons, réunies en un recueil qui appartient actuellement à la Société linnéenne. Elle participa régulièrement aux activités de ces sociétés savantes, mais c'est en 1910 seulement qu'elle fut appelée à présider la Société botanique. Elle devint en 1914 vice-présidente de la Société linnéenne, et elle devait occuper le fauteuil présidentiel l'année suivante, mais le bureau de 1914 fut prorogé durant les

26 - *Ann. Soc. bot. Lyon*, 1906, 31 : xxxiv.

27 - BOULLU, 1889, p. 109 ; en 1899, Mlle Chevalier recueillit à La Salette des spécimens d'une forme particulière du *Crepis grandiflora* ; Saint-Lager crut pouvoir rectifier cette détermination et il y vit le *Crepis alpestris*, jusque là inconnu en France (SAINT-LAGER, 1899) ; l'année suivante, l'examen d'échantillons frais l'amena à revenir sur cette détermination, et à confirmer l'identification première : il s'agissait bien d'une variété non décrite du *Crepis grandiflora* (SAINT-LAGER, 1900).

28 - Le développement de l'enseignement secondaire pour les jeunes filles aboutit à l'institution d'une agrégation spéciale féminine en 1883.

hostilités, et en 1918 elle déclina la présidence à laquelle les suffrages de ses collègues l'appelaient, en raison de son état de santé – elle succomba moins de deux ans plus tard (le 1^{er} décembre 1920) à une cruelle maladie. Ses collègues décidèrent que son nom serait néanmoins porté sur la liste des présidents. La présidence de la Société botanique (ainsi que de la Société linnéenne) exercée par Marie Renard constitua un événement assez exceptionnel. Il fallut attendre 1941 pour voir de nouveau des femmes accéder à des postes de responsabilité au sein de la Société linnéenne, d'abord en la personne de Mme Marie Schnurr (1878-1960), aquarelliste de talent, qui devint présidente de la section de botanique en 1941, longtemps avant l'élection de Mme Lebreton à la présidence de la Société en 1975.

Comparée aux autres contributrices, Marie Renard détenait le privilège d'une formation supérieure qui lui permettait de faire jeu égal avec de bons spécialistes pour procéder à l'étude de questions scientifiques réputées difficiles. C'est précisément ce qui avait permis à Mme Lortet, un siècle plus tôt, de sortir du rang. Toutefois, la personnalité de l'intéressée a manifestement joué un rôle, puisque d'autres femmes ayant bénéficié d'une formation analogue ont appartenu à la Société botanique – telles Mlle Mayoux ou Mme Veil – sans pour autant y présenter leurs travaux. Anna Mayoux (1857-19..) était la fille d'un fabricant de fleurs artificielles ; elle collabora à l'entreprise familiale. Elle avait poursuivi des recherches d'organographie végétale dans le laboratoire de botanique dirigé par le professeur Gérard. Admise à la Société botanique de Lyon dès 1887, elle figura parmi ses membres jusqu'en 1909, puis elle devint membre de la Société linnéenne mais ne fit aucune communication à ces deux sociétés, et on perd sa trace après 1921 ²⁹. Quant à Julia Veil, née Wahl (1863-1927), licenciée ès sciences, professeur à l'école supérieure de la rue Mazenod, admise à la Société botanique en 1887, elle travailla, elle aussi, au laboratoire de botanique dirigé par Gérard, lequel fut d'ailleurs témoin à son mariage célébré en 1890 avec un ingénieur des arts et manufactures. Après son mariage, elle collabora avec son mari, mais devint malheureusement veuve dès 1893, et elle abandonna toute activité scientifique en revenant à l'enseignement.

6 – Discussion et conclusion

Ainsi que nous venons de la voir, la présence des femmes au sein de la Société botanique de Lyon pendant ses cinquante ans d'existence indépendante (1872-1922) ne fut pas quantitativement négligeable, même si la place qui leur est revenue dans l'animation et les publications de la Société a été modeste, ce qui illustre les difficultés que ces pionnières ont eu à surmonter dans une période qui s'est avérée cependant décisive pour l'émancipation intellectuelle des femmes.

En admettant, dès sa fondation en 1872, des femmes parmi ses membres titulaires, la Société botanique de Lyon s'est nettement démarquée de la Société linnéenne, qui poursuivait en partie les mêmes objectifs scientifiques. Lors de sa fondation en 1822, la Société linnéenne rassemblait un petit nombre (trente au maximum) de naturalistes qualifiés, professionnels ou amateurs. Si Mme Lortet en avait fait partie, c'est qu'elle possédait les titres requis. Vingt-cinq ans plus tard, à l'initiative de Mulsant, la Société linnéenne renonça à ses exigences de titres scientifiques et accueillit des évergètes (en

²⁹ - Anna Mayoux a publié ses recherches dans les *Annales de l'Université de Lyon* (MAYOUX 1892 ; 1894).

NOM D'USAGE		Prénom	NAISS.-DECES	PROFESSION	MEMBRE SBL
Albessard		Aria Eugénie	1853-?	employée PTT	1896->1935
Allard	née Vial	Jeanne Marie dite Céline	1817-1876		1873-1876
Bailly	née Fromento	Joséphine	1873-1949	couturière	1905-1929
Bedot	née Blondeau	Claudine	1847-1886	tailleuse, herboriste	1879-1883
Bernard	?	Charlotte		directrice d'école	1903-1908
Bouillod	née Micoud dit Blanchard	Jeanne	1852-1881	herboriste	1873-1881
Bobard		Marie	1835-1898	institutrice	1872-1876
Bobard	ép. Giboulot	Félicie	1852-?		1873-1874
Bondues		Jeanne	1877-1923	herboriste	1905-1911
Bournay	née Sourlin	Antoinette	1827-?	fabricante	1873-1873
Brun		Marguerite Suzanne	1869-1932	institutrice	1901-1901
Chanier	ép. Point ; ép. Durel	Eugénie	1862-1936	sage femme	1879-1882
Chevalier		Eugénie Clara	1862-?		1889-1909
Collonge	ép. Ollagnier	Marie	1845-1921	institutrice	1872-1896
Coquais-Suiffet	née Suiffet, ép. Altmann	Marie Claudine Elisabeth	1849-?	institutrice	1876-1878
Cretin	ép. Debroud	Jeanne Anne Julie	1851-1899	institutrice	1873-1877
Cusin	ép. Guichard	Marie Honorine	1851-1927	coloriste	1872-1875
Czajkowska (de)		Halszka			1899-1900
Delhorme		Eugénie Jeanne	1892-1978	agent des PTT	1921->1922
Dubois		Constance Félicie	1878-1953	institutrice	1920-1922
Farjanel		Thérèse	1829-1889	négociante	1875-1881
Faure		Léontine			1872-1872
Gaget	ép. Segrette	Jeanne Marie Louise	1881-1933	Institutrice	1901-1904
Gangneron	née Ranchal	Lucie Louise	1849-1917	artiste peintre	1897-1901
Gauthier		Marie Thérèse	1852-1915		1890-1892
Gervais	née Morel	Elisabeth Vic- torine	1833-1879	herboriste	1873-1879

NOM D'USAGE		Prénom	NAISS.-DECES	PROFESSION	MEMBRE SBL
Goddet	ép. Mathieu	Marie Clotilde	1850-1894	ouvrière tisseuse	1873-1873
Grand	ép. Churlet	Lucie	1843-?	tailleuse, bandagiste	1877-1880
Groboz		Anne Marie Catherine	1836-1919		1875-1916
Guédy		Marthe			1904-1908
Haond	née Rousset	Louise Adrienne	1850-1892	tailleuse	1886-1887
Hérard		Benoite dite Bélonie	1843-1919	institutrice	1893-1906
Larcher	?	?			1874-1874
Lastic-Saint Jal (vicomtesse de)	née Margardel (de)	Anne Marie dite Fanny	1802-1882		1875-1880
Legros	née Ramage	Claudine	1837-1885		1875-1877
Lembert	née Crassard	Anne	1835-1896		1872-1881
Lepage	née ?				1912-1912
Mathieu (recte Mathian)	née Baillard	Hélène	1834-1897		1872-1875
Mayoux		Anne Marie Antoinette dite Anna	1857-?	fleuriste	1887-1909
Meiller	née Debon, ép. Claret	Louise Félicie	1865-1940		1894-1903
Mirouel		Adele	1849-1885	institutrice	1873-1883
Mollard (recte Molard)	née Arnaud	Virginie	1839-?	herboriste	1872-1880
Morisot	ép. Erard ; ép. Revetria	Jeanne Marie Louise Emélie	1858-?		1880-1922
Nétient	ép. Naylies	Benoîte Anne Marie	1857-?	institutrice	1874-1877
Odin		Claudia			1921-1921
Page	ép. Jacquet	Marie dite Mary	1870-1959	pharmacien	1902->1935
Peney-Rey	née Rey	Marie Josephte	1836-?	lingère	1879-1883
Pernod(t)		Jeanne Marie	1851-1917		1874-1880
Pichat	née Gay	Jeanne	1831-1911		1878-1892
Pitrat	née Carret	Françoise Pierrette	1848-1932	horticultrice	1894-1912
Plantin	ép. Perrard	Joséphine	1865-1944	institutrice	1902-1903
Plotton		Jeanne	1855-?	couturière	1908-1909

NOM D'USAGE		Prénom	NAISS.-DECES	PROFESSION	MEMBRE SBL
Poullalion	née Borrely	Lucie Louise Marie Joséphe	1886-1964		1922-1925
Poulet		Anne	1847-?	institutrice	1872-1879
Rampon		Marguerite	1843-1920	horticultrice	1873-1880
Reboul	née Jamot	Marie-Louise	1855-?		1877-1880
Remillieux		Florentine Joséphine Clotilde	1841-1881	institutrice	1875-1877
Renard		Joséphine Marie Eugénie Jeanne	1860-1927	institutrice	1893->1922
Renard		Marie Claudine Elisabeth	1860-1920	professeur	1893-1920
Rey	ép. Poyol	Marie Pierrette	1847-1908	institutrice	1874-1874
Reymond	née Cavalotte	Elisabeth	1834-1896	tisseuse	1872-1873
Rivet	née Lacombe	Marie-Antoinette	1815-?		1879-1879
Rondel	née Bocquet	Malvina Henriette Rosalie	1821-?	rentière	1873-1877
Ronzières	née Decourt	Anne-Marie	1867-1932	pharmacienne	1902-1909
Rougier	née Badet	Anne	1819-1886	gilette	1872-1877
Ruat	née Vernay	Catherine Louise	1828-?	metteuse en main	1873-1873
Suc		Marthe Denise Françoise	1868-1949		1900-1906
Talon	née Gerber	Marie Eugénie Virginie	1865-1938		1897-<1900
Teston	? ép. Abadie	? Julienne	1890-1991	professeur dessin	1920-1920
Thorembey		Marie Augustine Noemi	1850-1940	institutrice	1904-1912
Tourlonnias		Lucile	1889-1966	professeur	1921-1927
Tracq	née Gondin	Jeanne Pierrette	1858-?	institutrice	1893-1914
Vaganay		?			1890-1908
Valeix	née Abadie	Marie Henriette	1887-1981		1920-1921
Vaud (de)		C.			1908-1909
Vindry	née Sonnery	Antoinette Mélanie	1828-1905		1882-1882
Wahl	ép. Veil	Julia	1863-1927	professeur	1889-1892

petit nombre) et surtout des membres appartenant à la moyenne bourgeoisie – celle de l'activité industrielle et des talents – qui trouvaient là un brevet de notabilité, si bien que sa composition correspondit davantage à celle qui caractérisait généralement les sociétés savantes ayant vu le jour au cours de la première moitié du XIX^e siècle, telles que les a décrites Robert Fox (Fox, 1980). Les femmes se tinrent généralement à l'écart de telles sociétés.

L'offre de la Société botanique était différente : elle proposait non seulement de concourir au progrès des sciences, mais surtout de pratiquer la botanique sous ses différentes formes, au moyen d'herborisations, de séances de détermination ainsi que de démonstrations expérimentales, et de recevoir une initiation si besoin était. Ainsi, deux catégories de femmes ont rejoint la Société botanique : des botanistes déjà formées et des débutantes.

L'élément féminin était donc nettement plus hétérogène que le groupe des hommes, car même s'il y avait une grande distance économique entre les jeunes étudiants et les grands bourgeois qui voisinaient dans la liste des membres, les différences sociales et culturelles étaient moins marquées ; la plupart d'entre eux avaient bénéficié d'une formation scolaire de niveau secondaire (ou au minimum primaire supérieur), au cours de laquelle ils avaient reçu les bases élémentaires de la botanique. En revanche, les tisseuses qui ont adhéré en 1873, séduites par les possibilités qui leur étaient offertes de s'initier à la connaissance des végétaux, ne partageaient évidemment pas les mêmes attentes que les dames d'âge plus avancé venues satisfaire un penchant déclaré pour la botanique ou les institutrices qui possédaient déjà des connaissances sérieuses, telle Marie Bobard. Manifestement, celles-là se sentaient à l'aise en assistant aux séances, en prenant part aux excursions, en dénichant des plantes rares, en enrichissant leur herbier. Cette participation active impliquait la résidence à Lyon ; la lecture attentive des *Annales* de la Société (ainsi que la publication occasionnelle d'articles), qui fidélisait les membres non résidants, n'était probablement pas leur fort. Nous avons vu à quel point furent exceptionnelles les adhérentes non résidentes (Mme de Lastic-Saint-Jal et Miss Helen Wilmott).

Comment ces femmes avaient-elles été initiées ? Probablement pour la plupart dans leur famille ainsi que dans le pensionnat ou l'institution où elles avaient effectué leurs études, même si nous ne sommes pas aussi bien renseignés à cet égard que sur la place importante accordée à la botanique dans les établissements d'éducation accueillant les jeunes gens (BANGE, 1989). Bien que les enseignantes fussent moins spécialisées et moins compétentes que leurs collègues masculins dans les établissements privés ou congréganistes accueillant les jeunes filles, lesquels se bornaient le plus souvent à assurer une culture générale, les sciences naturelles n'étaient pas absentes et la botanique est citée parmi les disciplines enseignées tout au long du XIX^e siècle, de la Maison de la Légion d'honneur à Écouen en 1811 au couvent des Ursulines de Clermont-Ferrand en 1876 (ROGERS, 2007, p. 81 et 234)³⁰. Vers le milieu du siècle, de nombreux établissements se proposèrent de faciliter l'insertion de leurs élèves dans la vie professionnelle et les encouragèrent à se présenter aux examens du brevet puis du baccalauréat (ROGERS, 2007). Les institutrices bénéficiaient en outre d'une formation donnée dans les cours normaux d'institutrices rattachés à des établissements tenus par

30 - Les Ursulines faisaient valoir l'existence d'un jardin botanique et d'un cabinet d'histoire naturelle.

diverses congrégations religieuses (notamment les Sœurs Saint-Joseph de Lyon) et, après 1877, à l'École normale publique d'institutrices (CURTIS, 2003, p. 71-98). En effet, des « notions de sciences physiques et naturelles applicables aux usages de la vie » figuraient au programme de l'enseignement défini dans le règlement du 24 mars 1851.

Si, comme c'est souvent l'usage, on évalue la participation féminine à l'aune des communications et des publications, le bilan paraît bien limité. Certes, nombre de femmes cultivaient la botanique à cette époque, mais c'était en amateur, et bien peu parmi elles étaient suffisamment compétentes pour prendre une part significative au mouvement scientifique. On peut cependant remarquer que bien que leur qualification se soit améliorée au fil du temps par suite de l'adhésion de pharmaciennes ou de professeurs (en fort petit nombre, il est vrai), les femmes sont restées en retrait. Faut-il incriminer un parti pris lié au genre, autrement dit, les responsables de la Société botanique ont-ils, sciemment ou non, écarté les contributions féminines ou y a-t-il eu abstention volontaire des intéressées ? La question peut se poser en ce qui concerne Anna Mayoux, qui n'a fait aucune communication à la Société botanique pendant ses vingt-trois années de sociétariat, alors que ses travaux de recherche trouvaient place dans les *Annales de l'Université*. Mais c'est la seule au sujet de laquelle on peut s'interroger. Marie Renard, quant à elle, a trouvé à la Société botanique une tribune appropriée, correspondant à ses compétences ; au cours des années 1900-1920, elle a fait part égale avec les intervenants les plus disertes. Lorsque d'autres femmes ont pris la parole, elles ont, semble-t-il, été écoutées au même titre que leurs confrères masculins. En fait, ceux-ci, pour la plupart, étaient loin d'intervenir lors des séances auxquelles ils assistaient. Pendant les deux premières années de la Société, sur 130 membres résidant à Lyon, seuls dix-neuf intervinrent en séance, dont six allaient s'avérer ultérieurement des contributeurs réguliers. Par la suite, ce furent surtout ces derniers qui se manifestèrent. S'il y eut parmi eux des amateurs passionnés et compétents (Therry ou Debat en sont de bons exemples), il s'agissait le plus souvent de véritables professionnels, soit en raison de la formation initiale relativement approfondie reçue au cours de leurs études médicales (Saint-Lager, Magnin), pharmaceutiques (Guignard, Beauvisage, Bretin) ou scientifiques (Merget, Lachmann), soit à cause de leur pratique professionnelle (Francisque Morel, Viviand-Morel, Abrial, entre autres). On ne trouve pas leur équivalent du côté féminin. Si l'on compare la composition du contingent féminin de la Société à celle du contingent masculin en 1876, nous constatons une nette disparité : les sept institutrices et les trois herboristes ne pouvaient probablement guère faire jeu égal, sur le plan scientifique, avec les dix pharmaciens, les huit professeurs ou les sept naturalistes, et elles ne le prétendaient d'ailleurs certainement pas. Même si cette disparité s'atténuera par la suite, avec le recrutement de femmes titulaires d'une licence ès sciences ou d'un diplôme de pharmacien (à partir de 1889), elle persistera jusqu'à la fin de la Société.

Si peu de membres (hommes ou femmes) prirent la parole ou tinrent la plume, cela ne signifie pas qu'ils aient été pour autant des auditeurs passifs, ou absentéistes ³¹.

31 - Le nombre des membres assistant aux séances n'est indiqué que très exceptionnellement dans les procès-verbaux ; tout au plus sait-on que quarante membres étaient présents à la séance du 2 août 1878 au cours de laquelle fut approuvé le transfert au Palais des arts, et que vingt membres ont pris part à l'élection du bureau le 20 décembre 1910.

Le travail floristique, qui a constitué la principale activité de la Société botanique de Lyon, est une œuvre de longue haleine, très souvent collective, même lorsqu'elle débouche sur une publication signée par un seul auteur. En témoignent les longues listes de correspondants (parfois une centaine) auxquels les auteurs de flores régionales françaises adressent leurs remerciements ; quelques femmes figurent sur ces listes. Nous avons vu qu'il n'y en a pratiquement aucune dans les deux ouvrages floristiques publiés dans la région lyonnaise au cours de la période qui nous intéresse, à savoir le *Catalogue des plantes du bassin du Rhône*, rédigé par le Dr Saint-Lager et publié par Société botanique de 1874 à 1881, et une réédition revue par le même Saint-Lager de la flore de l'abbé Cariot (*Étude des fleurs*), publiée en 1889. Ces ouvrages n'ont pris en compte que les découvertes les plus marquantes effectuées avant leur publication. Les trouvailles postérieures n'ont trouvé place que dans les comptes rendus d'herborisation insérés dans les publications de la Société botanique, et plus rarement dans des communications isolées. Les apports féminins ne furent cependant pas négligés. Nous en avons déjà vu des exemples à propos de Mlle Chevalier. Elle s'est signalée à mainte reprise par des trouvailles remarquables, dûment enregistrées. Lors de l'excursion aux environs de Marseille, c'est elle qui, près du col de la Mounine, « met la main sur une fougère rarissime, *Scolopendrium hemionitis* » (BRETIN, 1902b, p. 63). Les notes qu'elle prit au cours des herborisations servirent à la rédaction des comptes rendus, au même titre que celles de ses confrères masculins. On ne peut que regretter de ne pas avoir trouvé trace de l'herbier que son père et elle-même avaient très probablement constitué. De même, l'herbier américain envoyé en France par Marie Bobard, et l'herbier d'algues de Bélonie Hérard, n'ont pas été retrouvés. C'est malheureusement le sort habituel de la plupart des collections qui furent formées par les amateurs à cette époque ; seules quelques-unes sont actuellement localisées³².

Pendant tout le XIX^e siècle, la Société linnéenne, tout en admettant les femmes, n'en avait accueilli qu'une seule, Madame Lortet. La situation évolua un peu au cours des premières décennies du XX^e siècle, à la suite de l'admission en 1904 de Marie Renard, suivie en 1907 par Marguerite Bellion, assistante à la Faculté des sciences et docteur ès sciences, puis par quelques autres. C'est ainsi qu'en 1918, la Société linnéenne comptait dans ses rangs six femmes, dont quatre appartenaient également à la Société botanique. La situation changea du tout au tout après la guerre. Sous l'impulsion du Dr Riel, la Société linnéenne entama sa mue dès la fin de la guerre de 1914-1918 et recruta nombre de nouveaux membres, les uns à la suite des excursions et surtout des expositions mycologiques organisées à partir de l'automne 1918, les autres, résidant dans le monde entier, sollicités par des lettres personnelles que Riel leur avait adressées. Lors de la fusion des deux sociétés, la gent féminine n'était plus absente à la Linnéenne : on dénombrait 44 femmes sur 878 membres à la fin de 1921. Les femmes appartenant à la Société botanique ne furent donc pas des intruses. Cependant, à part Aimée Camus, attachée au Muséum de Paris, elles ne publièrent pas

32 - En ce qui concerne les membres de la Société botanique de Lyon, les collections de Debat et de Riel sont conservées à la Société linnéenne, l'herbier de Saint-Lager est à Genève, celui de Magnin à Besançon, celui de Méhu à Bucarest, ceux de Cariot, Koch, Nisius Roux, Meyran sont conservés au service des herbiers de l'Université Claude Bernard-Lyon 1 ; l'herbier de Perroud, conservé pendant longtemps à la Faculté de médecine et pharmacie, a disparu ; les appels lancés lors du catalogage des herbiers de la région Rhône-Alpes (FAURE *et al.*, 2006) n'ont pas suscité les réapparitions espérées.

d'articles dans les *Annales* ou le *Bulletin* de la Société linnéenne au cours des années 1920. Il fallut attendre le renouvellement des générations pour voir des contributions scientifiques significatives signées par Mlle Beauverie (la petite-fille de Magnin), puis par Mme Tronchet et quelques autres, pendant les décennies suivantes.

Ainsi, même si la présence des femmes à la Société botanique de Lyon a été pendant longtemps discrète, il demeure que leur entrée au sein d'une société savante les a familiarisées avec la culture scientifique et a contribué à faire admettre comme allant de soi leur appartenance ultérieure à la Société linnéenne et à la Société de biologie de Lyon, où elles ont apporté par la suite une contribution parfois substantielle aux activités scientifiques³³.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANDRÉ G. & PHILIPPE M., 2020. Contributions féminines à la floristique de la France avant 1870. *J. bot. Soc. bot. France*, n° 90 : 35-60.
- ANONYME, 1858. *Annuaire du département du Rhône et du ressort de la Cour Impériale pour 1858 [...]*. Lyon, Vve Mougin-Rusand.
- ANONYME, 1872-1873. Introduction. *Ann. Soc. bot. Lyon*, 1 (1) : vii-x.
- ANONYME, 1881-82. Compte rendu d'excursion à Chamrousse et Belledonne. Extrait du journal *Le Dauphiné*, 24 juillet 1881, réimpr. dans *Ann. Soc. bot. Lyon*, 9 : 371-375.
- ANONYME, 1901. Notice sur Cusin (Louis). *Ann. Soc. bot. Lyon*, 26 : 43, portr.
- AUSPITZ K., 2002. *The radical bourgeoisie : the Ligue de l'Enseignement and the origins of the Third Republic 1866-1885*. Cambridge, Cambridge University Press, 1982.
- BANGE C., 1989. La contribution des ecclésiastiques au développement de la botanique dans la région lyonnaise au XIXème siècle. In Collectif, *Lyon, cité de savants*, (Actes du 112^e Congrès National des Sociétés Savantes, Histoire des Sciences et des Techniques, Lyon, 1987). Paris, CTHS, tome 1, p. 135-147.
- BANGE C., 1993. La contribution des botanistes lyonnais à l'exploration botanique des Alpes au XIXème siècle. In Collectif, *Les scientifiques et la montagne*, (Actes du 116^e Congrès National des Sociétés Savantes, Chambéry, 1991). Paris, CTHS, p.7-26
- BANGE C., 1999. La floristique alpine dans les publications de la Société Botanique de Lyon (1872-1922). *Bull. mens. Soc. linn. Lyon*, 68 : 321-329.
- BANGE C., 2009 [2010], Darwin et sa théorie vus par les naturalistes lyonnais. *Mém. Acad. Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon*, 4^e série, 9 : 37-47.
- BANGE C., 2010. La leçon de Darwin : l'évolution est le moteur de la diversité. Le cas lyonnais. In Collectif, *Évaluation de la biodiversité rhônalpine, 1960-2010*. *Bull. Soc. linn. Lyon, hors série n° 2* : 4-17.
- BANGE C., 2020. Clémence Lortet, née Richard (1772-1835), «Au premier rang des botanistes de la province». *Bull. Soc. hist. Lyon*, 6 : 387-429.
- BENHARRECH S. & PHILIPPE M., 2020. A woman botanist in Rousseau's footsteps : Clémence Lortet's botanical walks (ca 1811). *Huntia*, 18 (2) : 33-66.
- BOBART M., 1872-1873. Localité de *Geranium nodosum*. *Ann. Soc. bot. Lyon*, 1 (1) : 91.
- BOULLU (Abbé), 1889. Herborisation dans les marais de Charvieux, de Janeyriat et de Tigneux. *Bull. Soc. bot. Lyon*, 7 : 108-111.
- BRETIN, P., 1902a. Aperçu des résultats de l'excursion botanique faite dans les environs de Marseille. *Ann. Soc. bot. Lyon*, 27 : 26-27.
- BRETIN, P., 1902b. Une herborisation aux environs de Marseille. *Ann. Soc. bot. Lyon*, 27 : 57-67.
- CACOUAULT-BITAUD M., 2007. *Professeur ... mais femme*. Paris, La Découverte.
- CARIOT (Abbé), 1872. *Étude des fleurs, botanique élémentaire, descriptive et usuelle*. 5^e éd., Lyon, Josserand.
- CHALINE J.-P., 1995. *Sociabilité et érudition. Les sociétés savantes en France, XIXe-XXe siècles*. Paris, CTHS.

33 - Sur la participation féminine à la Société de biologie de Lyon, voir C. Bange, Les femmes prennent la parole à la Société de biologie de Lyon (1920-1960), conférence à la Société d'histoire de Lyon, 21 juin 2021 (texte à paraître).

- CONVERT B. H., 1896. Herborisation en Maurienne et en Tarentaise (juillet 1896). *Ann. Soc. bot. Lyon*, 21 : 103-122.
- COQUILLAT M. & GUILLERMET M., 1957. En parcourant le journal de Mme Hénon (1839). *Bull. Soc. Natur. Archéol. Ain*, 71 : 183-196.
- CURTIS S., 2003. *L'enseignement au temps des congrégations. Le diocèse de Lyon (1801-1905)* trad. Hervé Daniélou. Lyon, Presses Universitaires de Lyon.
- DAVIS E., 1982. Hénon-Favre Aurélie. In Collectif, *Fleurs de Lyon 1807-1917*. Lyon, Musée des Beaux Arts, p. 201-203.
- DELPECH J., 1931. *Statut du personnel enseignant et scientifique de l'enseignement supérieur*. 2^e éd., Paris, Sirey.
- DIAGRE-VANDERPELEN D., 2014. La Société royale de Botanique de Belgique (1862-1875) : tourments identitaires et éditoriaux d'une jeune société savante. *Mémoires du livre/Studies in book culture*, 6 (1), Automne 2014 ; URL <https://id.erudit.org/iderudit/1027696ar>
- DUMAS D., 2007. Maîtres et élèves. In Collectif, *Le temps de la peinture. Lyon 1800-1914 ; Supplément (Cédérom)*. Lyon, Musée des Beaux-Arts.
- FALSAN A., 1877. Notice sur la vie et les travaux de M. Vincent-Eugène Dumortier : lue à la séance de la Société d'agriculture, histoire naturelle et arts utiles, à Lyon, le 23 février 1877, et liste des ouvrages de V-E. Dumortier. *Ann. Soc. agriculture, hist. nat. et arts utiles de Lyon*, 10 : 1-25,
- FAURE A., BANGE C., BARALE G., DANET F., DUTARTRE G., FAYARD A., GUIGNARD G., PAUTZ F., PONCET V. & RONO P., 2006. *Herbiers de la Région Rhône-Alpes. 2^e partie. Catalogue*. Lyon, Jardin botanique de la ville de Lyon.
- FOX R., 1980. The savant confronts his peers : scientific societies in France, 1815-1914. In R. Fox & G. Weisz (dir.), *The organization of science and technology in France 1808-1914*. Cambridge, Cambridge University Press (G.-B.) et Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme : 240-282.
- LE LIEVRE A., 1980. *Miss Willmott of Warley Place. Her life and her gardens*. London, Boston, Faber & Faber.
- LEQUIN Y., 1977. *Les ouvriers de la région lyonnaise, (1848-1914) - t. 1. La formation de la classe ouvrière régionale*. Lyon, Presses Universitaires de Lyon.
- LORTET P., AUDIBERT C., BÄRTSCHI B., BENHARRECH S., CHAMBAUD F., PHILIPPE M. & THIÉBAUT M., 2018. Les *Promenades botaniques* de Clémence Lortet, née Richard (1772-1835). *Bull. mens. Soc. linn. Lyon*, 87 (7-8) : 199-254.
- MAGNIN A., 1906a. Prodrôme d'une histoire des botanistes lyonnais. Lyon, (tiré à part des *Ann. Soc. bot. Lyon*, 1906, 31 : 1-72 ; 1907, 32 : 1-68 et 103-141).
- MAGNIN A., 1906b. Notice sur J.-J. Therry. Membre fondateur et ancien vice-président de la Société botanique de Lyon. *Ann. Soc. bot. Lyon*, 31 : 107-128.
- MAGNIN A., 1912. Les Lortet, botanistes lyonnais particulièrement Clémence, Pierre et Louis Lortet et le botaniste Roffavier. *Ann. Soc. bot. Lyon*, 37 : 29-109.
- MAYOUX A., 1892. Recherches sur la valeur morphologique des appendices superstaminaux de la fleur des Aristoloques. *Ann. Univ. Lyon*, 2, fascicule 4.
- MAYOUX A., 1894. Recherches sur la production et la localisation du tannin chez les fruits comestibles fournis par la famille des Pomacées. *Ann. Univ. Lyon*, 6, fascicule 4.
- MEYRAN O., 1899. Herborisation aux environs de Chamonix les 14, 15 et 16 juillet 1899. *Ann. Soc. bot. Lyon*, 24 : 93- 108.
- MEYRAN O., 1901. Herborisation dans la vallée du Giffre. *Ann. Soc. bot. Lyon*, 26 : 133-150.
- MEYRAN O., 1914. Notice biographique sur Joseph Victor Viviani-Morel, botaniste lyonnais (1843-1915). *Ann. Soc. bot. Lyon*, 39 : 169-185.
- MICHELET J., 1860. *La femme*. Paris, Hachette : 348-350.
- MOISSONNIER H. & MOISSONNIER M., 2010. Femmes au combat dans le mouvement ouvrier lyonnais. In M. D. Demelas, A. Boscus, *Militantisme et histoire*, Toulouse, Éd. du Mirail : 211-215.
- MOREL F., 1916. Viviani-Morel, son œuvre et son rôle en horticulture et en botanique. *Lyon horticole*, 38 : 3-18.
- PHILIPPE M., 2021. Louis Debat (1822-1906), secrétaire général de la Société linnéenne de Lyon et président de la Société botanique de Lyon. *Bull. mens. Soc. linn. Lyon*, 90 (7-8) : 179-197.
- PICHAT J., 1882. Herborisation à Jonage. *Ann. Soc. bot. Lyon*, 10 : 228.
- PICHAT J., 1883. Seconde fructification observée sur un Poirier Saint-Germain. *Bull. Soc. bot. Lyon*, 1 : 127.
- PICHAT J., 1886. Présentation de plantes récoltées aux environs de Meyzieu. *Bull. Soc. bot. Lyon*, 4 : 102.

- POUZET E., 1932a. Les cours de Botanique à la société depuis 1873. *Bull. mens. Soc. linn. Lyon*, 1 (4) : 54-60.
- POUZET E., 1932b. Notes sur l'*Herbier de la Flore française* de Cusin et Ansberque. *Bull. mens. Soc. linn. Lyon*, 1 (7) : 109-111 et 1 (8) : 118-119.
- ROFFAVIER G., 1836. Notice sur Madame Lortet, membre de la Société linnéenne de Lyon. *Ann. Soc. linn. Lyon* : 1-11, portrait.
- ROGERS R., 2007. *Les bourgeoises au pensionnat. L'éducation féminine au XIXe siècle*. Trad. Céline Grasser. Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- ROUX C. & MEYRAN O., 1913. La vie et les travaux du Docteur J.-B. Saint-Lager, bibliothécaire et botaniste lyonnais (1825-1912). Curriculum vitae. Liste chronologique des principaux travaux du Dr J.-B. Saint-Lager. *Ann. Soc. bot. Lyon (Nouveau Bull.)*, 38 : 2-39.
- SAINT-LAGER J.-B., 1899. Sur le *Crepis alpestris* découvert à La Salette par Mlle Chevalier. *Ann. Soc. bot. Lyon*, 24 : 32-33.
- SAINT-LAGER J.-B., 1900. Sur le *Crepis grandiflora*, var. nouvelle, de La Salette (non *Crepis alpestris*). *Ann. Soc. bot. Lyon*, 25 : 26.
- TATON R., 1964. *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIIIe siècle*. Paris, Hermann.
- VEUILLOT C., 1879-1880. Excursion à la Grande Chartreuse les 18 et 19 juillet 1880. *Ann. Soc. bot. Lyon*, 8 (2) : 340-344.
- VINGTRINIER A., 1896. *Femmes de lettres lyonnaises. Mme Lortet, botaniste*. Lyon, Georg.



SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE LYON

Siège social : 33, rue Bossuet, F-69006 LYON

Tél. et fax : +33 (0)4 78 52 14 33

<http://www.linneenne-lyon.org> — email : secretariat@linneenne-lyon.org

Groupe de Roanne : Maison des anciens combattants, 18, rue de Cadore, F-42300 ROANNE

Rédaction : Marie-Claire PIGNAL - Directeur de publication : Pascal TERRIER

Conception graphique de couverture : Nicolas VAN VOOREN



Tome 91 Fascicule 3-4 mars - avril 2022

SOMMAIRE

Saurat R., Gerbaud A. & Bogey R – Assemblage de coléoptères aquatiques rhône-alpins selon la diversité des mares – approche IndVal (Indicator Values)	51-60
Bange C. – Les femmes et la pratique de l’histoire naturelle au XIX ^e siècle. Le cas de la Société botanique de Lyon (1872-1922).....	61-86
Prudhomme J.C. – Que nous apprend la présence du dytique méridional <i>Eretes griseus</i> (Fabricius, 1781) dans la Dombes ?	87-88

Couverture : Extrait du recueil d’aquarelles de champignons de Marie Renard
(*Aleuria fulgens* Pers.)

CONTENTS

Saurat R., Gerbaud A. & Bogey R – Aquatic beetles communities in Rhône-Alpes according to ponds diversity – IndVal approach.....	51-60
Bange C. – Women and the practice of natural history in the 19th century. The case of the Botanical Society of Lyon (1872-1922)	61-86
Prudhomme J.C. – What does teach us the presence of the southern water beetle <i>Eretes griseus</i> (Fabricius, 1781) in the Dombes region?.....	87-88

Prix 10 euros

ISSN 2554-5280 - N° d’inscription à la CPPAP : 0724G85671

Imprimé par Imprimerie Brailly, 69564 Saint-Genis-Laval Cedex

Imprimé en France • Dépôt légal : Février 2022

Copyright © 2022 SLL. Tous droits réservés pour tous pays sauf accord préalable.